

— mise en œuvre d'une formation continue de type « contractuel » ou « interactif réflexif », accompagnée du développement des interactions sociales et du foisonnement des réseaux ;

— apprentissage des méthodologies du travail et de projets collectifs.

Cet ouvrage, à la fois riche et nuancé, se conclut par des analyses théoriques et des « scénarios » que nous ne pouvons résumer ici. Les formateurs, les enseignants, voire des non-spécialistes, auront en le lisant, à notre avis, l'heureuse impression de voir complètement traité l'ensemble de questions ardues que pose le collègue actuellement.

Dominique PATY



GAUTHERIN, Jacqueline (1991). — *La formation d'une discipline universitaire : La science de l'éducation, 1880-1914. (Essai d'histoire sociale)* Thèse de doctorat, sous la direction de Viviane ISAMBERT-JAMATI. Paris : Université de Paris 5. — 607 p. et annexes.

A la fin du XIX^e siècle, l'école publique, gratuite et obligatoire, se met en place. Une morale laïque et civique se définit, qui doit constituer le ciment de la République, le ferment du progrès. Tous les citoyens doivent y être formés. Le règne de la Raison, venu des Lumières, est en marche. Un ordre social rationnel va se construire et la science doit en jeter les fondements. A l'éducation de le préparer, en formant le citoyen de demain et en lui inculquant les valeurs universelles, contre l'obscurantisme et les prétentions de la religion et des cléricaux. C'est dans ce climat, avec pour mission de contribuer à cette marche en avant de la société républicaine, que LA Science de l'éducation s'institutionnalise, dans les vingt dernières années du siècle, comme discipline scientifique enseignée dans les Universités, en Faculté des lettres.

Dans sa thèse, d'une remarquable richesse, Jacqueline Gautherin décrit minutieusement les différentes facettes de cette genèse sociale. Elle essaie de retrouver cette histoire « en train de se faire », d'en mettre au jour les processus, d'en dessiner les protagonistes, « macro-acteurs » ou individualités. Quelles étaient leurs conceptions de la Science de l'éducation ? Par quelles actions, à travers quelles interrelations, éventuellement conflictuelles, ont-ils réussi à lui donner pigeon sur rue ?

La Science de l'éducation émerge comme projet, entre le XVII^e et le XIX^e siècles, comme science entrant dans les taxinomies de l'époque. Dès ses premières définitions, sa double polarité apparaît : science théorique, fondée sur l'observation, apportant des connaissances et visant à l'objectivité ; science pratique ou science de la pratique, impliquant une visée prescriptive et l'établissement de règles et de préceptes pour l'action éducative. Elle se systématise comme projet d'une « science d'utilité pratique », avec l'œuvre inachevée de M.A. Jullien de Paris, acteur oublié de cette histoire au moment où elle s'écrit, « figure emblématique du précurseur », cité par des successeurs qui, en fait, ne tiennent guère compte de son œuvre. Après lui, à partir d'initiatives locales, l'histoire de la Science de l'éducation devient multiple (création de conférences pédagogiques, de cours de pédagogie en école normale, de cours municipaux), jusqu'à son institutionnalisation en tant qu'enseignement universitaire, à la Sorbonne, en 1883. Elle se diversifie encore davantage ensuite, avec les créations durables ou non, qui se multiplient à travers la France (« la France pédagogise »), jusqu'à 1914-18. Après la guerre, « l'enseignement universitaire régresse peu à peu... pour disparaître quasiment, corps et biens, dans les années 30 » (p. 14).

L'auteur étudie les méandres foisonnants du processus d'institutionnalisation, dans l'action des municipalités, dans l'évolution des écoles normales et de la formation des enseignants, dans l'action de l'Administration, dans celle des professeurs d'Université ou de lycée. De nombreux philosophes figurent parmi les promoteurs de la Science de l'éducation, mais certains lui sont hostiles. Elle progresse en rapport avec d'autres sciences, elles-mêmes en train de se définir en tant que sciences (la psychologie, la sociologie). Sont mis en évidence, dans ses avancées, le poids de l'action des individus, connus ou méconnus (H. Marion, F. Buisson, E. Blum, E. Durkheim...) et celui des réseaux auxquels ils se rattachent (le « cercle des pédagogues »). Il faut s'interroger sur la réalité des enseignements de Science de l'éducation (réunions mondaines, ou véritables enseignements ?). Il faut définir les contraintes et les enjeux, locaux ou nationaux : quelle est la part du projet républicain ? Quelle est celle des intérêts, projets, demandes des corps professionnels et des personnes ?... Les instituteurs sont les grands absents de cette histoire (comme de celle de l'enfance « anormale »). Ils ne formulent pas de demande identifiable. Est-ce à rapporter aux problèmes en jeu ? A leur statut ? A l'époque ?

Cette complexité socio-historique ressort admirablement de la thèse de Jacqueline Gautherin, dont il faut saluer l'important travail de recherche et d'analyse des sources (nombreuses, dans des directions

multiples, spécifiées pour chaque interrogation). Il s'agit bien de cette « étude patiente, bénédictine sans doute » (p. 10), soutenue par une « ardente patience » (p. 16) et guidée par la prise au sérieux des projets, des actions et du dire des acteurs, sans laquelle aucun travail historique n'est possible.

Histoire sociale ? Sociologie des disciplines scientifiques ? Outre ses apports de ce double point de vue, l'intérêt de cette thèse est pleinement actuel, pour les enseignants et les formateurs, et pour tous les acteurs de l'éducation. Elle restitue, comme le veut son auteur, une « vraie mémoire », AUX sciences de l'éducation (comme on dit aujourd'hui) et aux pédagogues. A travers la genèse de LA Science de l'éducation et de la pédagogie, voire du « pédagogique », dont les rapports sont au cœur de cette histoire, on retrouve les grands débats d'aujourd'hui : questions autour des nomenclatures scientifiques et de la définition des disciplines universitaires ; quête d'un statut scientifique pour une discipline contesté dès son affirmation et dont ceux-là mêmes qui la font éprouvent sans arrêt le besoin de s'auto-légitimer comme producteurs de savoir ; statut ambivalent de science au cœur à la fois descriptive, science qui se construit pour elle-même mais aussi pour servir à la formation des maîtres, science qui développe dans des institutions différentes, voir concurrentielles, science au cœur de l'interrogation politique et idéologique.

La thèse de Jacqueline Gautherin ouvre des champs de recherche sur chacune de ces thèmes. Comment les débats ont-ils évolué au cours du XX^e siècle, pour aboutir aux questionnements d'aujourd'hui ? Peut-on réellement parler de permanences dans les débats autour de l'éducation et des savoirs qui la concerne, ou bien ces permanences traduisent-elles en fait des problématiques et des contextes radicalement autres ?

Monique VIAL
 Institut National de Recherche Pédagogique

